

## Il n'y a pas de pays sans contraires

Jacques Renaud

Numéro 17, printemps 1983

Spécial Pamphlets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, J. (1983). Il n'y a pas de pays sans contraires. *Moebius*, (17), 5–23.

---

JACQUES RENAUD

**Il n'y a pas de pays sans contraires**

1 - L'affaire des textes et du *Cassé*  
au Cégep de Shawinigan

2 - *Le Cassé* et le meurtre de Bouboule  
ou *La mutation différée*

*Note:* Il va être question, dans la deuxième partie de mon article, de la dimension numérale du *Cassé*. Je tiens à préciser qu'à l'époque où je l'ai écrit, je n'étais pas conscient du cryptogramme qui se constituait à mon insu. La cryptographie y est le fruit d'un acte naïf et sauvage en même temps. De ce fait on m'a déjà objecté que je n'ai pas pu crypter mon texte. Cela va de soi. Mon argument est justement que le cryptogramme qui s'y est constitué portait un message qui transcendait le drame social en lui donnant un sens profond contigué au sacré et pouvant de ce fait inspirer bien plus que l'horreur: la terreur, si souvent associée à la manifestation du sacré. Le vêtement d'horreur (le crime, en particulier) marquant la mémoire et nous forçant à revenir au cryptogramme. Je vois mal l'intérêt qu'il y aurait eu à crypter un texte. Le décrypter, oui.

*j.r. 27 / 3 / 83*

**1 - L'affaire des textes.**

Toute l'affaire commence fin novembre, début décembre 1982.

Le 8 décembre 1982 une nouvelle paraît dans *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières qui mentionne la pression exercée par un groupe d'adultes et de parents sur la direction du Cégep de Shawinigan pour que cesse l'enseignement du *Cassé* et de trois contes de Yves Thériault par le professeur Jean-Pierre Crête du département Arts et Lettres.

---

La pétition compte 30 signataires mais certains signent au nom d'associations comptant parfois plus d'une centaine de membres comme le Cercle des fermières de Lac-aux-Sables.

L'insistance est mise, dans les textes pétitionnaires, sur *Le Cassé* (comme on verra plus loin) et sur le meurtre de Bouboule.

Faisons brièvement le «film» des événements à partir des lettres, éditoriaux, articles des dossiers que m'ont fait respectivement parvenir Michel Cloutier du *Nouvelliste* et Jean-Pierre Crête, le professeur impliqué dans cette affaire.

Le texte de Jean-Guy Farrier, directeur du Cégep de Shawinigan, qui annonce, le 20 décembre 1982, sa suspension au professeur Crête, se lit comme suit (d'après le dossier compilé par Crête):

«Pour avoir imposé aux étudiants des textes (1) qui manifestaient une grossière erreur de jugement de votre part compte tenu de l'âge des étudiants et de l'interdit que le collège vous avait servi en regard de l'un de ces textes(2), causant un préjudice grave aux étudiants, au collège ainsi qu'au personnel (...). Vous êtes suspendu sans traitement (...) jusqu'à la fin de (...) 82-83».

Notons que le 15 février 1974 le département Arts et Lettres, d'après un document communiqué par Crête, officialisait l'enseignement du *Cassé* au collège et affirmait entre autres que «cette nouvelle est une oeuvre d'art».

Dans l'article du 8 décembre 1982 on peut lire:

(...) *Un fort groupe d'étudiants interrogés par les parents contestataires (sur la soixantaine impliqués dans ce cours de français) se sont dits révoltés par le genre de littérature que leur imposerait depuis septembre leur professeur (Le Cassé et les trois contes de Yves Thériault).*

*Parmi les organismes sensibilisés, les Chevaliers de Colomb de Saint-Tite (...) (ont une réaction similaire aux) Chevaliers de Colomb de Sainte-Thècle: les textes sont pervers et parfois d'une cruauté sadique. (...).*

*Les Optimistes de Saint-Tite, l'AFEAS de l'endroit et celle de Sainte-Thècle, le Cercle des fermières du Lac-aux-Sables, le CLSC de Saint-Tite abondent dans le même sens (...).*

---

1 - *Le Steak au poivre réparateur; Un carré de porc inachevé; Un gigot réparateur*, de Yves Thériault.

2- *Le Cassé* de Jacques Renaud.

---

---

Le lendemain paraît dans *Le Nouvelliste* la nouvelle de la suspension provisoire du professeur Jean-Pierre Crête:

(...)

*M. Jean-Guy Farrier, directeur-général du Cégep, nous a précisé (que) les extraits littéraires (...) ont été retirés de la circulation depuis déjà trois semaines.*

*Depuis lors aucun étudiant ne peut y avoir accès (...) à l'intérieur du Cégep (...).*

Ce que contredira ultérieurement le texte du communiqué émis par la direction du Cégep de Shawinigan le 10 mars dernier à l'effet que:

*Il n'existe pas de censure au Cégep de Shawinigan et aucun auteur n'y a été mis à l'index. (source: la direction générale.)*

La direction invoque également l'argument du *sub judicæ* pour éviter d'entrer dans les détails de l'affaire. Un grief a été levé par le syndicat qui n'a pas fait, à ce jour, de déclaration.

Tout se passe comme si, après avoir cédé à la pression des parents la direction du Cégep allait réagir, le 10 mars, à celle de l'opinion.

Entretemps l'article du *Nouvelliste* du 9 décembre cite encore un porte-parole des *Parents Vigilants*:

*Nous croyons que le Cégep a une excellente réputation et nous ne voulons pas jeter de l'ombre sur cette importante institution à cause, uniquement, de l'un de ses professeurs de Lettres qui a manqué de jugement.*

Onze jours plus tard: 20 décembre 1982. Le professeur Crête déclare au *Nouvelliste* qu'au Cégep, le garant de la qualité de l'enseignement est le département (...). Il souligne avoir consulté des étudiants, des parents et plusieurs collègues. «Ils me donnent leur appui dans la défense des droits fondamentaux de l'enseignement: la liberté académique». (...) M. Crête indique que les étudiants devaient au choix travailler 7 textes sur 12 contes du recueil qui figurait au plan d'étude et qui avait été approuvé en mai '82 par la direction des services pédagogiques.

(Les élèves, en principe, pouvaient donc choisir. A la liberté académique s'ajoutait celle-là. Parmi les textes disponibles: *Le petit prince* (Saint-Exupéry), *Pleure pas Germaine* (Jasmin), des textes de Edgar Poe, Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Yvette Naubert, André Major. Ces textes ne sont pas censurés.)

Dans cet article du 20 décembre 1982, M. Crête déclare: *Ce cas de censure (...) exerce un précédent sur*

---

---

*lequel nous nous interrogeons sérieusement. (...)*

Enfin le 21 décembre un communiqué du Cégep annonce la «suspension sans salaire» de Crête jusqu'à la fin de l'année scolaire:

*(...) la décision se fonde sur un certain nombre de griefs touchant son comportement général et notamment un manque grave de discernement dans son choix de textes.*

(Il s'agit donc bien, aussi, des *textes*. *Le Cassé*, entre autres. Argument qui s'ajoute à celui du comportement général. En ce qui concerne Thériault les parents se sont particulièrement élevés contre les illustrations. En fait, dans la mesure où le choix de textes était ouvert, c'est, en principe, à la possibilité d'en choisir certains que les parents se seraient objectés.)

Le même jour un autre article de Michel Cloutier donne la parole à l'autre partie (dans *Le Nouvelliste*, toujours):

*Depuis une dizaine de jours une pétition en faveur du professeur suspendu circule au Cégep (...): «Nous sommes très satisfaits de son enseignement» (...) mentionnent (...) 27 étudiants et étudiantes.*

Un des pétitionnaires ajoute:

*(...) la lecture du Cassé est (...) plus intéressante que Le Petit Prince de Saint-Exupéry: «Parce que sa réalité brutale nous saute en plein visage. Et c'est la vérité toute crue parmi d'autres réalités de la vie».*

(Le *Petit Prince* est une image archétypale de l'enfant divin. Il existe une dialectique entre le sort de Bouboule et celui du *Petit Prince*. Ils sont de même essence. La remarque du pétitionnaire exprime un choix entre deux pôles. Un cours sur *Le Cassé* qui excluerait symboliquement un «*Petit Prince*» ou vice-versa serait un cours boiteux. Il est significatif que Crête les ait inclus tous les deux dans son choix de textes. Le sort de Bouboule nous concerne. C'est notre *Petit Prince* décapité.)

Le même article poursuit par la voix d'une autre signataire, Michelle Proteau, qui *se demande pourquoi certains organismes (...) voués au bien commun (...) «ont-ils modelé, dans cette affaire, la vérité à leur façon».*

L'article poursuit, citant Mlle Proteau:

*(...) la majorité des parents qui ont réclamé le retrait (...) de trois ouvrages (...) n'ont pas d'enfants fréquentant le Cégep (...).*

Dans une lettre au *Nouveliste*, Denis Trudel, étudiant, dit:

---

---

(...) *Quand au Cassé (...) (la) violence physique existe à côté de nous. La violence verbale aussi. Pourquoi fermer les yeux et faire semblant de ne pas la voir? ... Ce texte m'a fait beaucoup réfléchir. (...) On n'est quand même plus en 1950. (...).*

Gaston Tessier commente l'affaire dans un éditorial de *L'Hebdo du Saint-Maurice* («Quand des parents décident de prendre leurs responsabilités») du 5 janvier 1983.

Avant de le citer j'aimerais rappeler des chiffres publiés dans *La Presse* du 24 / 3 / 83. On y dit que 48% des Canadiens francophones sont favorables à la censure en général (porno et violence, entre autres) à la TV.

Je cite ces chiffres pour nous éviter tout de suite l'erreur de prendre à la légère ou pour des «maudits fous» une proportion de gens qui représente près de la moitié de la population interrogée. Même si, au départ et en principe je suis contre la censure je leur reconnais le droit de ne pas aimer quelque chose, de le refuser et de réagir. Je suis aux antipodes d'une attitude qui cherche à violer les consciences et je ne voudrais en rien tenter d'exarcerber quelque fanatisme que ce soit autour de cette oeuvre ou d'une autre. J'ai compris il y a longtemps que liberté et compréhension n'allaient pas l'un sans l'autre. J'ai aussi compris qu'il n'existe pas de phénomène qui ne puisse être compris et dont la dimension menaçante ne puisse être désamorcée, transformée en un acquis qualitatif et mutateur pour la conscience. Je ne suis pas intéressé à combattre sans souci de compréhension, bêtement, la censure. Je me défendrai si on censure ma voix ou ma conscience. Je me défendrai même brutalement et féroce. On ne m'abusera pas. Je n'abuserai pas. Je pense qu'on se comprend. Quand à la censure je dis qu'elle peut avoir des racines. Elle procéderait apparemment, actuellement, d'un mouvement de fond qui semble procéder, lui, du principe des cycles. L'évolution des sociétés n'est pas linéaire mais spiraloïde. Nous traversons actuellement quelque chose de l'esprit des années cinquante, dans des conditions différentes, mais c'est un fait que nous pouvons voir. Mon intérêt dominant est de tenter de dégager si possible quelque chose de ces racines de la censure et de tenter aussi de dégager son coeur par le décryptage du sens que recèle l'objet censuré. Il se peut que dans certains cas il y ait un message important porté par l'objet d'une censure car tout est bi-polaire, côté lumière, côté ombre. Et que ce

---

---

message pressenti soit si éprouvant pour la conscience qu'elle ne puisse ou ne veuille l'intégrer. A la limite, après avoir dit tout ce que je peux en dire, je respecte cette crainte. Je n'ai pas le droit de forcer les choses même si je sais que la morale au fond a peut-être peu à y voir, fondamentalement, sinon comme structure mentale d'auto-protection: elle apparaît comme le vêtement d'une crainte ou d'une ignorance ou d'une incapacité de maîtriser la relation à l'objet de la censure. Je prétends cependant qu'un bon nombre d'anticenseurs ne sont peut-être pas mieux équipés sous ce rapport (celui d'une capacité de maîtrise ou d'alchimie intérieure des contenus) et il faut bien dire que c'est dommage.

On peut appeler la voie que je propose une troisième voie, qui tend, peut-être maladroitement, à conjoindre des contraires et à transfigurer le «mal» en sens.

Michel Lessard, dans *Le Temps fou*, écrit avec beaucoup de justesse à propos de l'éditorial de Gaston Tessier:

*On se gausse de leur ridicule (...) jusqu'au jour où il (Jean-Pierre Crête) reçut du directeur général du Cégep un avis de suspension de six mois sans traitement (...).*

Le pourcentage cité plus haut vaut pour la censure-TV. Je l'utilise parce qu'il peut donner une idée du taux d'individus favorables à la censure des textes bien qu'il faille tenir compte du milieu et de l'éloignement ou de la proximité des grands centres.

Comment réagir? Leur montrer nos faces en ricanant parce qu'au fond, pas plus qu'eux, nous ne savons pourquoi la censure fait (ou refait) surface? Ou bien nous servir de notre tête et faire servir tout l'acquis décryptologique pour apprendre à voir et montrer ce qui se cache dans ce qu'ils cachent? Après tout personne n'a l'ombre si scellée (moi y compris) pour qu'elle ne puisse transparaître et nous pousser à réfléchir. Exemple. Citons un passage de l'éditorial de Tessier:

*(...) Il faut leur rappeler (aux jeunes) que la pornographie est immorale parce qu'elle rapetisse la réalité la plus intime de l'Amour. Or l'Amour, dans la grandeur du terme, est aux yeux des chrétiens la plus grande et la plus essentielle des valeurs humaines. C'est pourquoi il faut la déplorer et la combattre et promouvoir une éducation à l'amour.*

Logiquement, dans la dernière phrase: *C'est pourquoi il faut la déplorer*, en place de quoi se tient le pronom *la*? Non pas selon la logique morale consciente du rédacteur à laquelle il adhère sans doute en toute

---

---

honnêteté mais selon la logique de la construction littérale du paragraphe où l'inconscient, lui, peut arriver, malgré tout, à se glisser, à montrer quelque chose de son ombre? Le *la* est en place de *la plus grande et la plus essentielle des valeurs humaines* et cette métaphore est en place de l'*Amour* (avec un grand A) du début de la deuxième phrase. Et cette *grande et essentielle* valeur, que faut-il en faire selon le (inconscient? subconscient? daïmôn? ange gardien? ange accusateur? ange humour? gardien du seuil? gardien de l'humilité? ombre?) du rédacteur? Eh bien, l'ombre dit: « ... il faut la *déplorer* et la *combattre* (cette *grande et essentielle* valeur) et promouvoir non plus une éducation à l'*Amour* mais à l'amour (avec un petit «a» et non plus avec les deux grands A des deux «Amour» des deux premières phrases). Et si le dernier lapsus (le petit «a») est un «lapsus typographiae» il relève de l'aspect égrégorique de l'inconscient.

Plusieurs décades d'exploration de la psyché en occident, de ses détours, de ses ombres, nous enseignent que nous avons affaire dans ce bout de texte à l'émergence d'un contenu refoulé par la conscience de veille, à un lapsus. La psyché est au moins double. Avec un haut, un bas, au moins. Des lumières, des ombres. On peut d'ailleurs tout aussi bien refouler en nous le censeur ou son contraire. Un romancier le sait bien. Le Québec est rempli de curés refoulés marqués par les séminaires. Moi je n'hésite pas à m'expliquer avec le mien. Je préfère l'avoir sous les yeux et l'affronter que le projeter autour de moi dans un état d'inconscience totale. Tenter de passer «au-delà» de la morale ça implique aussi ça. Les jeux de l'inconscient dans la conscience sont multitude. Nous sommes tous, de ce point de vue, dans le même bateau. Aux ricaneries de débarquer: sur le bateau à multiples ponts nous on travaille. C'est tout.

J'en ai noté un semblable (lapsus) chez Réginald Martel quand après m'avoir censuré pendant treize ans il me reproche de ne pas parler... Et lorsque je m'explique en quatre pages sur la censure, et que je lui reproche la sienne (en trois petits paragraphes dans une lettre de quatre pages) il me taxe de *silences coupables* dans sa chronique du lundi (*La Presse*). *Et ne cite rien de mes trois pages sur la censure au Cégep*. C'est dans la page des lecteurs que ma mise au point à l'endroit de Martel paraîtra - mais toujours *sans mon point de vue* sur la censure à Shawinigan. Provoqué par ma lettre (?) Martel dénoncera un mois plus tard l'utilisation des

---



---

locutions joulisantes dans le roman de Josette Labbé *après avoir dit du Cassé que c'était un classique* dans un article du 23 janvier '83. Martel censurait le joul après avoir dénoncé la censure du Cégep. Pas mal, non? Mais je pense que ce n'était plus un lapsus...

Voici maintenant les principaux passages de la lettre des *Parents Vigilants*: (...) *Nous (...) demandons de faire cesser immédiatement cette pratique de présenter à nos enfants des textes (...) de cruauté sadique, d'incitation à la violence (voir meurtre de Bouboule) et de perversion sexuelle donnant une triste version de ce que plusieurs jeunes pourraient penser être la réalité.*

*Le roman «Le Cassé» de J. Renaud et «Steak au poivre» de Yves Thériault (...).*

Chevaliers de Colomb de Saint-Tite (24 novembre 1982): (...) *nous exigeons que le livre «Le Cassé» de J. Renaud soit retiré de ce cours (...).*

Les Chevaliers de Colomb de Sainte-Thècle exigent la même chose et parlent de «ces textes médiocres aux auteurs non moins médiocres». Et signent: *fraternellement vôtre* (sympa, quand même).

Le Cercle des fermières de Lac-aux-Sables (115 membres): «Nous demandons que soit banni (sic) à jamais cette lecture obscène» (...).

Suivent les noms des signataires de cette pétition générale: Clubs Optimistes, AFEAS, compagnies d'Assurances, professeurs de français dans des polyvalentes, étudiants, Filles d'Isabelle, curés, vicaires, plusieurs directeurs et directeurs / directrices adjoint(e)s de polyvalentes, Chevaliers de Colomb, etc, plus d'une trentaine de personnes représentant souvent des groupes importants.

*L'association des parents du Cégep fera écho au mouvement des Parents Vigilants mais le ton n'est pas extrémiste: Des parents nous ont fait part de leur étonnement sur le choix de certains morceaux (...) en particulier Le Cassé de J. Renaud».*

Il serait peut-être démesuré de penser que c'est leur intervention qui ait pu amener si soudainement la suspension de Crête.

Semble ressortir de tout ça que la pression pour la censure et la suspension venait surtout de l'extérieur et que la direction comptait peut-être sur elle. En tous cas elle semble avoir été prompte à réagir. Sans doute faut-il mettre dans la balance le poids du milieu où la volonté de censure demeure, à tout événement, forte. Les groupes impliqués sont suffisamment forts pour provoquer la suspension d'un prof qui aurait, dit-on,

---

---

abusé de la liberté académique et la suppression de textes qui eux ne pouvaient pas en abuser. Et même pousser un directeur à annoncer que des textes ont été retirés du Cégep et le plonger dans un incroyable bain de tiraillements quand l'opinion commence à en parler.

J'essaie de trouver, finalement, qui n'est pas victime dans tout ça. Les adultes ou les parents contestataires? Mais même eux sont victimes de l'ignorance de l'utilité profonde de textes comme *Le Cassé*. Et de l'ignorance du «how to deal with». Pas seulement avec les textes mais avec l'ombre et une réalité matérielle menaçante dont *Le Cassé* est, parmi d'autres choses, une expression violente. Bien qu'il soit, beaucoup plus, l'expression d'une crise fondamentale. Rappelons ce que Ethier-Blais écrivait en '64, à propos du *Cassé*: «Tout cela hurle qu'il en est ainsi (...)». Au fond je dois le dire: ceux qui sont impliqués dans cette histoire ont ma sympathie, y compris moi et les parias de mon roman qui sont des victimes absolues.

## 2 - Le meurtre de Bouboule.

La lettre des *Parents Vigilants* nous invite à voir *meurtre de Bouboule*. Ils ont raison. Il faut le voir. Et bien le voir. Je vais m'y rendre dans les lignes qui suivent. Nous y ferons des rencontres étonnantes. Approchez. Tous. Ce meurtre nous concerne intimement.

La *langue des langues* dépasserait en sens, en ampleur, en intensité toutes les langues qui se sont faites à partir d'elle. A la limite elle se confondrait avec l'élan créateur lui-même et avec le mythe d'un Verbe incarnant ses puissances dans les ténèbres (ou les apparences, le texte, la lettre, etc), des «ténèbres» qui reçoivent plus qu'on pense.

Nos codes linguistiques, «l'inconscient», tout le domaine subliminal seraient des instruments entre ses mains.

Dans certaines conditions cette langue des langues projetterait dans le texte quelque chose de son sens plus vaste que l'apparence des mots, des phrases. Elle travaillerait avec ce qu'elle a: un code étroit où elle se glisse. Elle s'exprimerait autant dans les trois aspects des lettres (autant que dans leurs combinaisons en mots, phrases, etc): *forme, son, nombre*.

Puisque tout alphabet pour des raisons pratiques se présente depuis des siècles dans un ordre numéral, les alphabets seraient aussi, par la force des choses, des

---

---

systèmes de nombres, des systèmes ordinaux simples en fait, et pour la psyché il n'y aurait pas tellement de différence entre A, B, C, etc... et 1, 2, 3, etc... ou encore 1, 10, 11 (1, 2, 3 en binaire); la succession ordinale et ses propriétés étant une composante intégrante de la psyché et existant avant tous les codes créés pour en rendre compte et rendre les applications diverses du phénomène possibles.

Je m'explique mal, autrement, certains aspects du *Cassé* que cet article va évoquer à partir d'un certain moment. Ces données s'inspirent de dix ans de recherches et de centaines de pages d'analyse du *Cassé* écrites depuis quatre ans.

### Le crime du neuvième mois.

Au neuvième chapitre, au neuvième mois de l'année (septembre), au moment même où le cycle de gestation est accompli et où la tête se présente hors du vagin, Bouboule (un diminutif) est tué par Ti-Jean à la tête sur la rue *Evans*. *Evans* ou déformation de *Eve* en *Eve-Anse* ou *Anse d'Eve*. Quand Ti-Jean, après avoir frappé Bouboule à la tête une première fois, le tire sur la droite dans un fond de cour de l'*Anse d'Eve*, le texte dit que «Bouboule se laisse faire en *babillant* de douleur».

C'est une puissante redondance. N'importe qui frappé à la tête sera peut-être assommé mais ne *babillera* pas. C'est un *bébé* qui *babille*. Un *nouveau* comme on dit à la campagne. Ici, au neuvième chapitre et au neuvième mois, cet anagramme de l'enfant naissant est régressé dans l'Utérus (dans l'*Eve-Anse*, l'*Anse d'Eve*) où il sera frappé à la tête encore trois fois avant de mourir. En tout quatre fois. Bouboule est un diminutif et un anagramme re-vocalisé de *babille*, *babel*, *bébelle*, etc. *Evans* évoque le phonème *évase*.

Un enfant est d'ailleurs mentionné au début du texte comme étant l'enfant de Philomène (l'héroïne du roman) et de Ti-Jean.

On ne le voit jamais. L'inconscient, lui, par le regard-écrivain de la langue des langues, n'a pas cessé de le porter tout le long du texte: c'est, symboliquement, Bouboule. On assiste donc entre autres, dans ce meurtre, au dénouement dramatique d'un complexe d'Oedipe. Ti-Jean soupçonne, à tort selon la logique consciente de l'intrigue, Bouboule de coucher avec Philomène. Il le tue par jalousie. En réalité Bouboule comme tous les enfants mâles est amoureux de sa mère (et sa mère aussi, catastrophiquement, comme on le

---

---

verra plus loin) et Ti-Jean le tue par jalousie. Et dans la logique du complexe d'Oedipe son acte est cohérent. Sauf que dans le mythe grec c'est le fils qui tue le père.

Essayons encore de dépasser les apparences premières du texte.

Le meurtre de Bouboule est, en profondeur, un cryptogramme, un «chiffre» de l'interdiction de naître, une tragédie collective de la psyché. En fait on va voir que plusieurs mythes se recoupent dans ce cryptogramme.

Car le meurtre de Bouboule c'est aussi une immolation du Verbe via la bouche et la langue permettant, par la blessure, l'émergence d'un message urgent, essentiel, issu de la langue des langues. En fait, crime et immolation s'y confondent et c'est probablement ce qui, dans les profondeurs, trouble le plus la conscience.

La rue Evans (Eve est le symbole de la mère de tous les vivants) débouche sur Clark et s'y arrête. Et forme un T, une croix dite «en tau». Les deux branches du T rappellent schématiquement l'ouverture des jambes «évasées» d'une femme accouchant. Et d'une potence aussi ou d'une tour. Rappelons qu'en hébreu (le mythe crypté dans l'épisode du crime nous replonge en plein héritage judéo-chrétien) le T (Tav) est associé à une puissance de 4. Bouboule est frappé quatre fois à la tête. Les éléments quaternaires sont nombreux dans le texte. «Bouboule arrive au *coin* (croisée) d'Evans et de Clark»; «Il (Bouboule) se tord par terre comme un *quatre* de caoutchouc (...) un *quatre* étourdi (...)»; «Ti-Jean lui fend la gueule d'un coup de *talon*. Les *deux lèvres ont fendu*» (plaies en croix). «T» est la première lettre du préfixe grec *tetra*, *quatre*.

Le quatre semble être ici un symbole d'une sorte de mortification matérielle. Ti-Jean en scelle l'organe phonateur de Bouboule en le brisant. Il s'attaque aussi à la tête, siège à la fois de la rigueur des codes et de la liberté de penser. C'est sur et dans le T que le crime est accompli, dans la structure même de la croix «ansée», dans un fond de cour, le tout se superposant au symbole de la mère victimisée. Bouboule, enfant naissant, sorte d'Abel ou de Christ en même temps: Ti-Jean *s'agenouille* sur ses épaules (à Bouboule), il lui plante la tige du tournevis dans le palais».

«Ti-Jean sent une résistance osseuse au bout (...) (dans la *gorge*) comme quand on ouvre un *poisson* (...). Ti-Jean pousse la tige de métal dans la *gorge* à Bouboule qui gigotait comme un *crapet soleil* qu'on écaille».

---

---

Notons tout de suite que selon la théorie numérale avancée plus haut, *gorge* et *verbe* sont rigoureusement égaux(calculez): 52. Ils sont interchangeables, qabalistiquement.

L'élément christique (le *poisson*, symbole des premiers chrétiens, signe de ralliement secret) confond Bouboule avec un «numen», une manifestation cryptée d'un être sacré associé étroitement à l'idée de naissance et à l'idée du sacrifice du fils (un «Jésus», un «Isaac», un «Krishna», un «Petit Prince», etc) par le père. Bouboule est identifié à un *crapet-soleil*, un *poisson-soleil*. Soleil, symbole du Christ chez les gnostiques (qui est dit *Sol invictus*, *Soleil invaincu*). Symbole aussi de la lumière qui luit dans les ténèbres (qu'on peut associer à l'écorce, au contenant, au texte, aux apparences qui guident Ti-Jean). En fait le symbole solaire (qui est un symbole de totalité pouvant représenter la mère, le père, la gnose) est immolé dans le quatre-matière par Ti-Jean comme s'il s'attaquait à une progéniture psychique pour l'incarner de force. Et c'est frappant de voir que qabalistiquement *Ti-Jean* se confond avec *joual* puisque, calculés, ils sont rigoureusement égaux: 59. Mais du même coup, symboliquement, un *fruit* est ouvert, ce que Ti-Jean inconsciemment cherchait à faire, comme on va voir avec l'oeuf (1). Notons en passant la structure suicidaire de Ti-Jean qui «se tue» à tuer puisque tout se déroule en lui, à même lui, puisqu'il est *joual*.

Le crime a lieu sur une île (Montréal). Ile, puissant symbole du fœtus baignant dans le liquide amniotique, symbole du contenu de la matrice. Montréal est un ancien volcan. Sur la montagne centrale se dresse une croix qui est décrite et qui s'écroule dans un chapitre antérieur au crime. Dans un chapitre ultérieur au crime l'île est longuement décrite: *étendue, comme une mer (mère) qu'on tue*. La croix s'est écroulée, effondrée, «gravitée» dans Bouboule(1) (par Ti-Jean dont le nombre fait qu'il se confond avec le texte) qui devient Christ immolé. Les bébés crient, meurent, orphelins, dans la ville. La croix, le Christ, le quatre sont centraux. Et tout *Le Cassé* évoque un drame de gestation collective tragique ayant son lieu dans l'utérus et oeut-être pas seulement symboliquement. Une gestation qui échoue

---

1 - «Ti-Jean croyait bien que la tige allait (...) percer l'os comme la coquille d'un *oeuf* de poule» (chap. 9). Voir plus loin la nature «fruit défendu» de l'oeuf.

---

---

dans des non-naissances. J'ai cru voir que la structure de notre destin de peuple cassé, dont *Le Cassé* exprimait un aspect de la psyché: l'ombre, l'ombre du drame toujours répété, invitait par la force des choses à l'incarnation de mythes agissants, sous des dehors méconnaissables, ce qui devait expliquer les découvertes que je faisais en explorant le texte.

L'un de ces mythes, qui se superpose à celui d'Abel-Bouboule et à celui de l'Eve victimisée (ou victimisante comme on verra) est celui de *Babel*.

### **Babel ou la Tour foudroyée**

Genèse, chapitre onze: «Comme ils étaient partis de l'orient (d'est en ouest) ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar. Ils dirent (...): *Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom*, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. L'Eternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et l'Eternel dit: Voici, *ils forment un seul peuple et ont tous une même langue*, et c'est là ce qu'ils ont entrepris; maintenant *rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté*. (...) ...confondons leur langage afin qu'ils n'entendent plus *la langue les uns des autres*. Et l'Eternel les dispersa (...) et ils *cessèrent de bâtir la ville*. C'est pourquoi on l'appela (...) *Babel* car c'est là que l'Eternel *confondit* le langage (...)».

Ce mythe qui nous hante est universel, trans-historique, trans-culturel. L'image de la tour foudroyée est une image qui s'est superposée au mythe avec le temps. En réalité la tour est *mise en plan* (à la fois abandonnée et planifiée) parce que l'Eternel (le «challenger», l'agent provocateur) a détruit et inhibé *lui-même* la langue des langues, le Verbe, et a provoqué la confusion (con-fusion) dans l'élan créateur. Mais il a aussi introduit la révolte dans la psyché. Ti-Jean s'attaquant à la gorge-verbe est symboliquement un agent provocateur inconscient, sordide et créateur de conscience. Qu'on accepte de recueillir le Verbe qu'il libère symboliquement dans l'horreur ou qu'on se révolte contre son crime, le résultat est le même: la Vie ne cesse de pousser en ses flancs, rien ne l'arrête. L'inconfort du mythe nous empêche aussi de dormir. L'image de la tour foudroyée est étroitement associée à l'écroulement de Bouboule, pusher christicisé, qui va s'ériger et qui est foudroyé à la tête dès les premières minutes de sa naissance. La mutation lui est interdite.

---

---

Babel: mythe de la duplication des langues par confusion et con-fusion (le joul, conjonction d'anglais et de français, conjonction implosive-explosive de contraires) et c'est bien ce qui se passe quand Bouboule est tué à la *gorge*, le *verbe* percé, foudroyé par le tournevis, bouche fendue d'un coup de talon tout comme le *serpent* (en français) biblique, égal numéral de *Philomène*, 97, ce serpent qui est condamné à avoir la tête écrasée par la postérité de la femme. Babel, en hébreu, s'écrit BBL (Beith-Beith-Lâmed). Il n'y a pas de voyelles-lettres en hébreu. Si l'on retire les voyelles de *Bouboule*, on obtient aussi BBL. *Bouboule-BBL-Babel* est bien analogue au mythe de la tour écroulée au moment où elle se dresse. C'est une castration psycho-physique. Ce mythe nous concerne collectivement et son traumatisme actif a été souvent renforcé. La censure du *Cassé* et du meurtre de Bouboule particulièrement se confond avec la censure de l'épreuve de passage et de naissance qu'il symbolise et de l'humiliation qui y est inhérente et notre réaction au mythe est peut-être une réaction-paramètre. Notons aussi que dans la mesure où Bouboule apparaît comme un enfant possédé par les égrégores de l'inconscient maternel, il devient une proie facile à la pédophilie et le crime de la rue Evans peut aussi apparaître, en une des strates du symbole comme un anagramme de viol ou de copulation invertie. Rien n'est plus facile à régresser dans la mère qu'un être dont le destin est fragile parce que son individualité est mal dégagée et contribuer à le faire tient peut-être aussi d'une sorte de crime-immolation associé aux puissances maternantes négatives. Ce cycle de régression peut prendre son sens dans la mesure où on en prend conscience et où on le brise, comme la coque ou la cosse d'un fruit. L'homosexuel adulte, actif, peut prendre effectivement souvent l'allure et le rôle, par substitution, de la mère abusive qui le possède lui-même et tendre à régresser les autres dans son drame ou dans sa propre affectivité maternelle et refermer sur lui-même un cycle individuel (ou même collectif) d'inversion suicidaire et non-créatrice.

Pour revenir au drame évoqué plus haut il faut dire que nous traversons actuellement une crise où nous risquons de nous donner un sacré coup de tournevis dans la *gorge*, dans notre verbe incarnant, au lieu de nous tourner vers le monde et de vaincre les défis qu'il pose dont celui de notre responsabilité collective. Et il est urgent aussi de voir que le fruit de notre conscience

---

---

nationale est ouvert et qu'il ne faut pas le refermer, ni sur nous-mêmes, ni sur les autres.

Les lettres hébraïques sont des nombres. Si on calcule B-B-L (en hébreu) on obtient 16 (2-2-12). Selon l'ordre numéral de notre alphabet nous obtenons aussi en français 16. Dans sa structure consonnantique *Bouboule* est identique à *Babel*. Si on calcule *Philomène* au complet on obtient 97. Fait frappant: si on calcule *Yvette* au complet on obtient aussi 97. Opérations élémentaires en Qabalah («guématrie»): additionner les deux nombres pour dégager une racine plus profonde:  $9-7 = 16$ . Dans les profondeurs archétypales-numérales de *Yvette* et de *Philomène* le 16 constitue une identité psychique entre la structure du mythe de l'écroulement de la tour, celle de Bouboule-Babel dont le droit à la vie et à la croissance est nié, et tout un pan de l'inconscient maternel. Quelque chose dans les profondeurs de la psyché peut contribuer à ce que crève (au sens ambigué du terme) l'élan créateur. Par exemple on étouffe, consciemment ou inconsciemment, les enfants qu'on aime. Ou, à l'autre pôle, on avorte les foetus. Ou si on est possédé par le même égrégore (absence du père) on abandonne ses enfants. Ou on s'annihile entre époux. Mais la psyché, elle, ne connaît pas de limites à son insistance et à sa récurrence: c'est la liberté et l'autonomie d'être qui sont en jeu et le drame se joue sans cesse. Les protagonistes ne connaissent pas de solution intégrale à cette tragédie.

Alors qu'il se peut que la liberté et même l'immortalité (physique?) soient cryptées, comme une promesse, dans le crime de la rue Evans. Dans un vêtement d'horreur. Il faut le conscientiser, le retrouver, non pas en interdire la connaissance. Le vrai drame gît, comme le 16, dans les structures mythiques de toutes les naissances et dans leurs matrices. Plus que l'horreur, sans le savoir, c'est souvent la terreur sacrée qu'inspire le mythe qui est censurée (mais ici il se peut que des «non-censeurs» aussi censurent). Si j'avais vaincu la mort je pourrais en toute justice me foutre de leur gueule. Je ne peux pas me foutre de leur gueule. Je ne peux que témoigner de la tragédie. Donner la parole à la grande vie pour qu'elle s'explique. Et, comme Jacob, me battre, quand il le faut, contre des assassins.

*Evans*, déformation de *Eve*; son nombre: 556 ( $5+5+6=16$ ).

La mère est aussi victime. Au moment même où la tête est frappée. Ou le haut de la tour. *Tête* est 410. *Eve* aussi est 410. La Tête-Eve, symbole d'un premier niveau

---



---

de puissance conscientisante, est détruite en *Evans*. Au chapitre onze: *Montréal comme une mer (mer) qu'on tue*. Et *con tue*. Les deux. Victimisante ici, et victime aussi.

Drame universel du «petit». Petites gens, petits peuples, petits esprits aussi, petites choses, petits bébés. *Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous le faites*, dit le Christ-Verbe-Bouboule. Petit Prince, Jésus, Krishna, petite entreprise commerciale, petite entreprise non-commerciale, petit n'importe quoi, la psyché n'a pas de limite, tout ce qui est «petit» devient pour elle une promesse, une semence, un cri de commencement.

Or, ce qu'il faut savoir, c'est que le petit est toujours attaqué pour grandir. Et si l'attaqué meurt il renaît, toujours. *Plus conscient*. Un cri de commencement. Colette dans *Gribiche*: « ... une bouboule aux beaux seins qui pleuraient... ». Ma soeur Colette.

#### **Mutation différée.**

Deux nombres apparemment pas plus importants que d'autres: 47 et 64. Mais pour quelqu'un qui a exploré un peu la dimension numérale de la Bible hébraïque, ces nombres, surtout associés, lui sautent aux yeux comme la crudité du *Cassé nous (me) saute au visage*. Ce petit livre que, décidément, je n'ai plus la prétention d'avoir écrit. Ces deux nombres s'associent pour représenter le passage de l'état de «fruit», de mythe latent, à l'état d'incarnation du mythe ou de consommation du fruit. Le fruit, c'est sa propre conscience et, à la limite, *toute* la conscience. *Phry*, le «fruit» de la Bible, la «pomme», le fruit défendu, est 47. *Cassé* aussi qui demeure un état (participe passé) non désigné (par *le*). *Cassé* est 47. A ne pas mettre entre toutes les mains? Possible. Mais il est dans les profondeurs de toutes les consciences? Qui tranchera la question? Une crise. Rien d'autre. Parce que nous évoluons par crises (c'est bête, mais c'est encore comme ça). L'être humain n'est pas encore né. *Cassé* est 47. Et *oeuf* aussi. *Curé* aussi. On dit bien casser des oeufs, casser des pommes, des fraises (cueillir), on dit bien aussi «manger du curé»; la psyché, toujours en appétit de ses propres puissances et baignée par la langue des langues sait de quoi elle parle. C'est frappant: comme si plus on pensait dire «n'importe quoi», moins on disait «n'importe quoi».

Dans la Bible *Abram* aussi est 47, tant qu'il est à

---

---

l'état de mythe latent, non-désigné, non-incarné. Quand il est transformé de l'état de fruit porteur de germe à l'état de «père d'une multitude de nations», il devient *Abraham* et son nombre est 64.

Et Jacob? Même chose. Tant qu'il est *Jacob*, un fruit porteur de germes ou de possibles, son nombre est 47 (tous ces nombres sont rigoureusement calculés selon la même grille ordinale(1)).

Mais voilà qu'un mythe semblable à celui de Babel - et de Bouboule encore plus - survient. Un homme, la nuit, un Ti-Jean, on peut le penser, veut tuer Jacob-47. Il se défend comme un diable. L'envoyé du Seigneur lui démet (casse) l'emboîture de la hanche. Mais Jacob lui donne une volée. L'homme lui demande son nom: «Jacob», répond le «fruit». L'homme (l'envoyé du ...Saigneur) lui dit, langue pendante: «Ton nom ne sera plus *Jacob* mais (...) *Israël*; car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes et tu as été vainqueur». Plus loin, Jacob (qui n'ose trop encore s'appeler Israël), dit: «J'ai vu Elohim («Dieu») face à face et j'ai eu la vie sauve» (ou: ...«mon âme a été sauvée»). Plus loin il est dit que *le soleil se levait* lorsque Jacob-Israël passa Penuel (le nom du lieu de l'agression). Comme dans le corps de Bouboule où brille le soleil-verbe au moment de l'agression. Mais Bouboule s'est *laissé faire en babillant de douleur*.

Or *Israël* en hébreu comme en français, est 64.

D'*Abram* à *Abraham*, de 47 à 64, passage du potentiel mythique à son incarnation dans le temps et l'espace.

De *Jacob* à *Israël*, de 47 à 64, même chose.

C'est la même structure numérale-mythique qui se joue ou s'offre dans *Le Cassé*. *Cassé* (sans *Le*) est 47. Etat passif, participe passé, non-substantivé, non-désigné, non-identifié comme objet. Mais désignable. Par *Le*. *Le Cassé* désigne, identifie, concrétise le mythe, amorce sa conscientisation en fait, lui donne une forme, un corps, une identité: *Le + Cassé* est 64. *Le - Cassé - 64*, par ses structures numérales, pose la promesse d'une mutation. Accomplie symboliquement dans un vêtement d'horreur, dans le roman, avortée en fait mais promise du même coup et cette promesse sera tenue:

---

1 - Sauf *tête*, *Eve* et *Evans* qui le sont selon une grille cyclique qui est une projection de la grille ordinale. L'essence des nombres demeure la même. Pas assez d'espace ici pour entrer dans ces détails.

---

---

c'est celle de la destruction-reconstitution. La mutation est différée. Bouboule cassé n'était pas suffisamment fort pour naître. *Cassé* est une promesse, un fruit, un oeuf, son envers est profondément enraciné dans les mythes génésiques évoqués plus haut. La dimension horrible et terrible du roman (je comprends que je l'aie censuré pour moi-même durant près de 15 ans) nous rappelle symboliquement à la fois que l'inconscience elle-même contribue à l'avilissement de notre or et que cet or gît dans l'âme et le corps. Aussi qu'un fruit ne livre pas le poussin ou l'omelette sans être cassé. Qu'une épreuve de conscientisation est l'élément fondamental d'une mutation. L'épreuve nous arrache à l'état édénique passif, ouvre nos yeux, force à voir. On comprend pourquoi la Qabalah s'oppose aux versions courantes de la Bible, au sens apparent, à l'écorce, quand on voit que la conscientisation d'un drame fondamental pour nous y devient *fruit défendu*. Ou pire: un «ceci-n'est-qu'un-texte», concept nono qui nous rendort et nous noie dans l'eau du mythe. Qui stagne. Alors qu'il faut bouger, remuer l'eau de la piscine de Siloé.

Dans *Le Cassé* la promesse est présente. Mais la mutation, elle, est différée. Mais sa possibilité est semée. Aux grands moissonneurs d'en jouir. Nous sommes prêts à voir plus et mieux qu'avant dans ce livre. Nos yeux sont ouverts par la force du temps. Et le mythe s'est crypté dans le titre comme un enfant qui se noie mais qui se connaît maintenant dans son drame par toutes les fibres de son être. Et dans l'ensemble du livre. Comme un fruit qui meurt pour que les germes naissent. Et que les pépins cassent et croissent dans la psyché.

Dans *Le Cassé* la mutation est différée. La dernière phrase est un mot, un seul: *Cassé*. C'est comme dire *Phry*. C'est comme dire fruit. Ou *oeuf*. Ré-offert. 47 et non 64. Israël ici est à venir. L'Abraham aussi. Le Cassé est à venir. Il maîtrisera toute la structure mythique de la destruction-reconstitution, et de la mutation. C'est son destin. Yeschou aussi est à venir (le Jésus hébraïque de la Kabbale occidentale) qui est également 47. Mythiquement et dans le monde *Le Cassé*, *Abraham*, *Israël*, tous 64, sont étroitement liés. Et accomplissent le fruit-verbe. La mutation qui les sous-tend additionne ce qu'ils étaient à ce qu'ils deviennent: 47 à 64 pour donner 111. 111, nombre de la lettre Aleph, Esprit-force omniprésent. C'est la promesse, son mystère, son symbole: en voulons-nous? Qu'importe. C'est la promesse et la langue des langues, le Verbe

---

---

incarné, la tiendra. Du coeur du fruit brisé pour nous  
qui irradie dans la nuit.

*Semaine sainte,*  
Montréal, 28 mars 1983

Note: *Le Cassé* est de nouveau enseigné au Cégep de  
Shawinigan. Je l'ai appris récemment. Les contes de  
Yves Thériault n'auraient pas été remis au programme.

*Copyright Jacques Renaud 1983.*

